

Jacqueline Lahana

Le français, langue adoptée

Dans le cadre de la Fureur de lire 1993, un colloque, organisé par le Centre national du livre et la Maison des écrivains (conseillère scientifique : Renée Elkhaïm-Bollinger), s'est déroulé au théâtre du Vieux-Colombier le mardi 12 octobre. Dix écrivains d'origine étrangère ont accepté de parler du « français, langue adoptée ». La première question posée par Paul Fournel, animateur attentif et sensible, donne le ton de cette rencontre passionnante : « Pourquoi écrire dans une langue que sa mère ne comprend pas ? »

Auteur de pièces de théâtre et de romans, Ana Novac (Hongrie) ouvre le feu : « À cause d'une brosse à dents », répond-elle. Elle a eu envie d'apprendre le français, parce que les Françaises déportées à Auschwitz en même temps qu'elle étaient les seules à garder un peu de coquetterie, à se brosser les dents. Quand est venu le temps de l'exil, elle a tout naturellement choisi la France. Pour elle, comme pour d'autres écrivains présents, le théâtre a représenté une étape de transition entre le stade de la langue orale et celui de la langue écrite, et donc facilité l'accès à l'écriture romanesque. Plusieurs intervenants sont venus en France ou dans un pays francophone (Agota Kristof vit en Suisse romande) pour fuir le régime de leur pays, puis ont librement décidé d'y rester ; cas différent, Nancy Huston (Canada) a considéré que l'anglais était devenu pour elle une langue morte le jour où sa mère a disparu. Nancy avait six ans ; elle n'est retournée à sa langue maternelle qu'au bout de treize ans.

Nedim Gürsel, dont les livres ont longtemps été interdits en Turquie, sa patrie, raconte avec humour que, lorsque son premier livre a paru chez Gallimard, un responsable de la maison d'édition lui a demandé : « Pourquoi n'écrivez-vous pas en français, vous le parlez si bien ? » Avant d'ajouter que cela éviterait des frais de traduction. Nedim Gürsel écrit en

turc, mais revoit avec sa traductrice la version française, qui devient alors l'« original » et sert de base aux traductions ultérieures dans d'autres langues. Agota Kristof (Hongrie) explique qu'elle a adopté le français, comme langue littéraire, quand elle s'est aperçue à quel point il était bizarre de parler toute la journée en français – en famille et au dehors – et de se mettre à écrire le soir en hongrois, langue qu'elle n'utilisait plus. Vaclav Jamek (Tchécoslovaquie) a choisi le français en connaissance de cause, pour se débarrasser de son « enfance volée », résister à la normalisation après 1968, avoir accès aux moyens de l'esprit interdits par le système. Le cas de Rachid Mimouni est un peu différent. Ayant fréquenté l'école alors que l'Algérie était encore un département français, il a appris le français dès le primaire et, au lycée, s'est vu proposer comme langue « étrangère », l'arabe, sa langue maternelle. Il vit toujours en Algérie, malgré les menaces de mort très précises qui pèsent sur lui. Hector Bianciotti (Argentine) a mis vingt ans avant de se décider à écrire une nouvelle en français. Jusque-là, il rédigeait des fiches de lecture, des articles de journaux dans notre langue. Un beau jour, il s'est aperçu que la syntaxe française avait déraciné l'espagnole.

La deuxième partie de ce débat est consacrée à l'aventure de l'écriture. Tous les participants sont d'accord sur les immenses difficultés, les souffrances du début ; pour certains, l'apprentissage a duré des années. Aujourd'hui, plusieurs d'entre eux continuent à écrire indifféremment dans les deux langues. Comme Vassilis Alexakis, qui raconte qu'après avoir longtemps écrit en français, il est revenu au grec « pour ne pas l'oublier ». Il ne s'agit pas pour autant de « bilinguisme », précise Nancy Huston, plutôt de hiérarchie différente, constate Vassilis Alexakis. Ana Novac adopte une position originale : « J'écris dans *ma* langue, que ce soit le hongrois ou le français » ; quant à Vaclav Jamek, il estime qu'il n'y a pas « brouillage » entre les deux langues, mais influence réciproque ; il revendique le néologisme, souhaite apporter au français un peu de la malléabilité et de la sensualité de sa langue d'origine (Hector Bianciotti aussi). En revanche, d'autres ne peuvent plus écrire dans leur langue maternelle (Agota Kristof), ont décidé un jour de rompre avec elle une fois pour toutes (Lorand Gaspar, poète d'origine roumaine), ou ont choisi le français dès le départ, comme Hélé Béji (Tunisie), car la langue française, dit-elle, ne supporte pas l'imposture, même si, s'empresse-t-elle d'ajouter, le plus grand texte sur l'imposture est *Tartuffe*.

Beaucoup trouvent dans la traduction le moyen de rester fidèles à leur langue maternelle, tout en contribuant à mieux faire connaître les grands auteurs français.

Le programme, très joliment présenté, se terminait par des citations d'écrivains « étrangers » ayant adopté le français, dont celle-ci de Tahar Djaout, auteur algérien récemment assassiné : « Je voulais, empruntant les détours d'une langue non natale, aller plus loin dans l'exil et, partant, dans l'aventure ».